

LE SANDWICH DE BRITNEY SPEARS

Par Kangni ALEM (Togo)

« Petite sœur, non, je ne suis pas moqueur, j'ai lu ton mail et je t'ai répondu franchement, mais pourquoi dis-tu que je me moque de toi ? C'est vrai que je ne connaissais pas cette fille, comment tu l'appelles ? Britney, c'est ça, Britney Spears. Elle vit à Londres comme moi dis-tu, oh tu sais la ville est grande et chacun y a sa place, les chanteuses comme les sourds-muets. Je ne la connais pas, je n'ai pas le temps d'aller aux concerts ici, n'y d'aller nulle part me distraire, pas de ciné, pas de loisirs, le boulot, le boulot, le boulot, un nègre à Londres ne connaît que cela, bosser, bosser, bosser ! Mais rassure-toi, mon ami Marcellin, celui chez qui je loge, dit que sa collègue de travail, Yasmina T., possède un CD de Britney, il lui a demandé de nous faire une copie du disque. J'écouterai, je te dirai si cette fille que tu dis être une star mérite qu'on dépense autant d'argent pour racheter de la nourriture qu'elle a consommée !

Ce que tu me demande est tout simplement fou, me connecter sur le site Internet *eBay.com*, pour participer à la vente aux enchères d'un sandwich à moitié mangé par Britney Spears. Petite sœur, tu sais que je t'aime et que je peux rien te refuser, mais avoue que cette histoire pourrait me coûter la peau des fesses, moi qui passe mes journées à Londres à me demander comment payer les dettes laissées derrière moi ! Qui mieux que toi connais les conditions dans lesquelles j'ai quitté Douala pour le pays de Britney Spears !

Souviens-toi ! Quand j'ai dit à la vieille ce matin-là qu'il fallait que je parte en Europe, elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a demandé : *Il te faut combien pour partir ?* Tu étais là, tu étais témoin, petite sœur chérie. Elle n'a pas hésité, ensuite, à vendre les deux plantations de café qui nourrissaient la famille, ainsi que la maison que papa nous avait laissée à son décès. La maison, notre maison, elle l'a vendue, pour aller louer une chambre au quartier Cathédrale. *Je suis trop vieille à présent*, dira-t-elle, coquettement, *et puis ta sœur est mariée, je n'ai plus besoin de tout cet espace*. Un mensonge délicat. Elle a vendu la maison familiale, pour moi, pour mon voyage vers le pays où l'on ramasse l'argent sur les trottoirs. Mais cela n'a pas suffi, alors elle est allée emprunter trois millions chez Zoba, le trafiquant, assurant ce dernier qu'elle était certaine qu'une fois arrivé à Londres, je n'allais pas mettre six mois avant de rembourser les millions. Ah, quitter la terre natale pour le pays des autres, cela coûte cher, petite sœur. À l'arrivée, à Londres, ma comptabilité avait des trous, à cause des imprévus dans le budget : le vrai faux visa, deux fois neuf cent mille francs CFA, au lieu de neuf cent mille tout court ; mais avant d'obtenir le sésame qui ouvre les portes de l'avion, presque deux millions CFA déboursés pour graisser la patte à des interlocuteurs intermédiaires dont la moitié travaille, m'a-t-on dit, dans le plus total anonymat. Qu'y pouvais-je ? On me disait donne tant, je donnais tant. Les jours passaient, il n'y avait pas de réponse à mes démarches, on me disait encore de donner tant pour telle personne dans le réseau, et je repartais puiser dans les réserves de CFA. Petite sœur, ces gens sont sans pitié, ils baiseraient le cul d'un cadavre si on leur disait qu'en faisant cela ils deviendraient riches et maîtres du monde. Jusqu'au bout, mes propres frères m'ont sucé. Le jour de mon départ, quand je croyais que mon calvaire était terminé, ils ont encore rappliqué. En plein aéroport, un jeune flic, maigre comme une morue séchée, m'a coincé dans un cagibi et m'a demandé de déclarer les devises que j'avais sur moi. À cet instant, il me restait près de quatre millions que j'avais convertis en livres sterling. Comment savait-il que j'avais des devises étrangères sur moi, je l'ignore !? Il m'a pris quatre cent soixante pounds, et m'a laissé partir vers la

salle d'embarquement. Il ricanait : *Mon frère, comme ça tu nous abandonnes dans les sables mouvants ? Nous on va mourir dans le marigot, et toi tu t'en vas comme ça, eh, tu es chanceux, gars !* Quelques minutes plus tôt, le même homme avait menacé de me dénoncer aux policiers européens qui contrôlaient les passagers à l'entrée de l'avion. Comment savait-il que mon visa pour Londres était faux et que j'avais des devises sur moi ?

Le 13 janvier 1996, j'ai débarqué à l'aéroport de Roissy, en France, sans problème. Les douaniers m'ont regardé de travers, je les ai regardés de travers à mon tour, et ils n'ont plus osé me poser leurs questions pièges. J'ai pris ensuite le train pour Londres où m'attendait le cousin Marcellin. Tu sais ce qu'ils disent ici, les gars du pays ? Pays de blanc est joli, mais pays de blanc est très froid ! Pendant une semaine, je n'ai plus osé mettre le nez dehors^{20/10/2006}, petite soeur. Il faisait froid, il faisait gris, il y avait des pigeons partout sur les toits, et mon âme était triste sous le crachin. Alors, m'ont manqué soudainement, le ciel couvert de Douala et ses pluies chaudes qui vous font du bien. Marcellin se moquait de moi tout le temps, *il faut sortir si tu veux t'habituer au froid, sors, sors va draguer, ça tient chaud un corps de femme, à moins que tu ne préfères les hommes, tu sais moi j'ai déjà fait ça avec des hommes dans ce pays, petit frère, alors je te le dis, ici tu manges ce que tu trouves, tu baisses ce que tu trouves, sinon c'est ce que tu ne trouves pas qui te baise et te dévore !*

Il est 21h, petite sœur, je suis toujours dans le cybercafé *Village Voice* et je t'écris. Juste pour te dire que tout ne s'est pas passé comme je l'imaginai, à mon arrivée à Londres. Il était gentil, Marcellin, mais il était bizarroïde aussi. Des fois il disparaissait dans la nature, sans qu'on sache ni où il dormait, ni ce qu'il faisait comme business dans Londres. Quatre, cinq jours d'absence, parfois la semaine entière, puis il réapparaissait la mine heureuse la plupart du temps, et les bras chargés de courses. *Les affaires marchent, petit frère, les affaires marchent.* Ça se voit, lui répondais-je invariablement, mais j'attendais toujours son aide pour trouver un job, moi aussi. Seulement j'avais beau patienter, je ne voyais rien venir. Trois mois, six mois, puis bientôt neuf mois, j'en avais marre d'espérer et d'attendre comme une femme enceinte au foyer, le retour de mon généreux protecteur. Mais j'étais un sans-papier dans Londres, et je manquais d'assurance pour me jeter à l'eau. Cependant, petit à petit, je commençais à prendre mes marques, à oser de timides sorties dans les cafés et les bars où se retrouvaient plusieurs Africains entre eux. Un soir, un de ces volatiles alcooliques rongés par la nostalgie du pays, m'a même proposé de me louer sa carte de séjour contre 10% du salaire que je toucherais en cas d'embauche. Je voyais donc s'approcher le bout du tunnel, lorsqu'un soir, rentrant de ses longues absences, Marcellin ramena le malheur à domicile.

Il est 21h10, petite sœur, je suis toujours dans le cybercafé et je t'écris, lis bien ce qui va suivre. Le malheur n'a pas provoqué Marcellin, c'est Marcellin qui est allé provoquer le malheur. Et quel malheur, le mien ! J'étais à la veille d'un rendez-vous important, un entretien d'embauche dans un restaurant pour un poste de plongeur. Laver, récurer les assiettes, pour un gars de New Bell ce n'est pas un sot métier, mais une planche de salut. Je m'y voyais déjà, dans les profondeurs de cette cuisine, à manipuler la brosse et le tuyau, j'avais déjà fait des plans pour le premier salaire que j'allais toucher, pourquoi a-t-il fallu, Seigneur, que tu laisses Marcellin ramener la malchance dans cet appartement ? Pourquoi ne pas lui avoir ôté la vie, pour préserver la mienne ? J'ai des dettes à payer, moi Seigneur, celles que ma pauvre vieille maman restée à Douala a contractées pour que je parte au pays des blancs, pays de mensonge et pays d'illusions où la seule chose qu'on ramasse sur les trottoirs en se baissant c'est du caca de chien ! Et encore, les trottoirs du

quartier où je vis n'ont pas l'honneur de recevoir le déchet des chiens, les immigrés qui m'entourent n'ont pas de chien, avec quoi les nourriront-ils ? Comment vais-je payer les dettes de ma pauvre vieille maman, moi, hein ? Pourquoi Marcellin m'a-t-il fait ce qu'il m'a fait au lieu de mourir tranquille, lui, et me laisser, moi continuer à galérer tranquille dans Londres livré à la pluie et aux crottes des chiens bien nourris ?

J'étais en train de préparer du riz, ce soir-là, quand il rentra, les mains vides et le visage renfrogné. Il voulait me parler, j'ai fermé l'autocuiseur et diminué le feu de la gazinière. On s'est assis au salon. Il a rempli nos verres de whisky, et s'est mis à boire sans trinquer, le regard fuyant comme un homme qu'on aurait surpris au lit avec sa belle soeur. Qu'est-ce qu'il y a grand frère, lui ai-je demandé ? Il a eu un rire amer et forcé, s'est levé, et s'est dirigé vers les toilettes. Il en est ressorti, gris comme un vieillard, et s'est envoyé deux nouvelles gorgées de whisky coup sur coup. Il était mal, visiblement, et allait me mettre à mal à mon tour, quand il allait ouvrir la bouche.

J'ai besoin de ton aide, petit frère, je suis dedans jusqu'au coup. Les flics m'ont repéré, tu sais mon business, oui, ils m'on spotté, c'est comme qui dirait je suis dans le collimateur quoi ! J'ai besoin de toi pour leur jouer un tour. Bien sale, le tour qu'on va leur jouer. Si je plonge, c'est grave, tu vas faire comment ? Mais si je peux disparaître quelques jours, c'est bien, je sauve nos économies et la pompe à fric est protégée. Tu sais, non ? Ne fais pas semblant, je sais que tu sais, même si tu ne m'a rien demandé. Tu as tort, il fallait me demander. Les gens mentent comme Biya, notre président au pays. Ils disent que moi, Marcellin je vends la poudre. Foutaises, je ne vends ni cocaïne ni marijuana, je suis dans le lourd, moi, oui je te le dis, je fais un peu dans le trafic des armes pour les caïds des pays pauvres de l'Europe, tu sais Hongrie, Bosnie, Irlande, ces petits connards d'Européens qui regardent trop les films de guerre sur CBS. Je fais l'intermédiaire, et il arrive parfois que certains se vengent en nous dénonçant aux flics quand il y a trop de flingues pourris dans le carton. Je te dis tout, comme ça tu sais. Ils vont venir, dans la semaine, moi j'irai me cacher en lieu sûr et toi tu te feras passer pour moi. Trois jours maxi, ils vont peut-être te coffrer trois jours maxi, le temps de vérifier que tu es blanc comme neige, puis ils te relâcheront. Tu peux faire ça pour moi, petit frère, après tout ce que j'ai fait pour toi. Si tu le fais, je te promets ceci, je t'aide à payer les dettes de ta vieille, cash, je te paye la moitié de la somme que tu lui dois, tu feras ça pour moi, dis, hein, tu vas faire ça pour moi...

Comme chantait la tortue dans un conte de mon enfance, c'est vrai, le malheur ne provoque pas l'homme, c'est l'homme qui provoque le malheur. Marcellin disparut un peu après. Vers trois heures du matin, les yeux tenus éveillés par l'insomnie, j'entendis tourner sa clé dans la serrure de la porte d'entrée. Puis les flics ont jailli au salon, entourant le canapé sur lequel je dormais. Ils étaient silencieux mais fermes, ils m'ont menotté, puis poussé vers le fourgon stationné devant l'immeuble. Au commissariat, l'interrogatoire a duré jusqu'au soir, j'ai raconté n'importe quoi, oui je m'appelle bien Eddy Marcellin, dit Makossa (j'ignorais qu'il avait un surnom aussi ridicule, Marcellin !), non je n'ai jamais vu une seule arme de ma vie, non, je ne me connais pas d'amis trafiquants d'armes, oui, je suis chrétien et ma religion m'interdit un tel commerce avec le diable, hein, pardon, je ne comprends pas la question, si je suis pédé, pourquoi, ah parce que le Makossa que vous connaissez est pédé, enfin, oui je suis, non, un peu, enfin, c'est ma vie, et cela ne vous regarde pas...

Les policiers de Londres sont aussi idiots que les policiers de Douala, enfin, je l'ai cru jusqu'à l'instant où ils ont décidé de me prendre les empreintes digitales. C'est là où tout a foiré. Trempés dans l'encre, mes doigts ont révélé que je n'étais pas celui qu'ils

recherchaient. J'ai vraiment eu peur à ce moment, quand j'ai compris que j'étais pris au piège du mensonge élaboré par un faussaire plus doué que moi. Ce qui m'attendait m'est apparu brutalement, le retour forcé vers le pays que j'avais quitté, porté par l'espoir d'une vie meilleure, l'incapacité de jamais rembourser mes dettes, et le déshonneur que j'allais apporter à ma pauvre mère qui avait tout sacrifié pour moi.

Les flics n'ont jamais retrouvé mon passeport à l'appartement. Un geste discret de Marcellin dit Makossa, il avait tout prévu, je pense, et avait fait disparaître le document. Quelque part, il m'avait sauvé la mise, l'ami Eddy, je pouvais donc me faire passer pour un Tchadien, et ainsi éviter la déportation, la honte d'un retour aussi brutal vers Douala, au Cameroun. Au moment de monter dans l'avion, un des flics qui m'accompagnait m'a demandé gentiment, *ça veut dire quoi, Makossa ? C'est une danse au pays de Biya, lui ai-je répondu, amer. Vous pouvez m'apprendre pendant le voyage ? J'aime beaucoup la cuisine et la danse africaine...*

Il est 21h55, petite sœur, je suis toujours dans le cybercafé *Village Voice*, toutes les machines vont fermer bientôt, oui dans cinq minutes la connexion va couper. Plus que cinq minutes pour t'envoyer la vérité, ma vérité ! Une seule personne la connaît à Douala, Tantine Hawa, mon ancienne copine, celle qui travaille à la Western Union du quartier, et perçoit les sous que j'envoie de temps à autre à la vieille pour éponger mes dettes. Si j'envoie ce mël ce soir, tu seras désormais la deuxième personne à connaître la vérité. Pourras-tu garder le secret ? Tu t'imagines qu'elle mourrait la vieille, si d'aventure tu refusais d'entrer dans mon jeu ! Elle mourrait, c'est sûr, son cœur ne pourrait supporter la vérité brutale et nue comme un couteau dégainé. »

*

Les lumières du cyber s'éteignent les unes après les autres. En sortant dans la rue 40, un homme m'interpelle vivement. J'ignore ce qu'il me veut, je ne parle pas sa langue ; depuis le temps que je vis ici, moi aussi, je me dis que je devrais faire l'effort d'apprendre l'arabe. Dans ma tête, je vis à Londres, et physiquement j'habite au quartier Moursal, à Ndjamena. Depuis dix ans. Depuis le jour où l'on m'a déporté de Londres. Tout à l'heure, je n'ai pas envoyé le mël à ma sœur, j'ai laissé les mots disparaître d'eux-mêmes lorsque le patron a coupé la connexion Internet. Néanmoins, cinq minutes avant la fermeture du cyber, je suis allé sur le site dont ma sœur m'a parlé. Il semble qu'il est trop tard pour acheter encore le sandwich aux œufs de la demoiselle Britney. Une société dénommée Golden Palace Casino aurait acquis l'objet contre une somme que je n'ose même pas répéter. Mais l'affaire ne s'arrête pas là. En effet, selon un représentant de la société, ils auraient également acheté la salive et l'urine de la star. Pour en faire quoi ? Devinez. Pour fabriquer un clone de Britney ! Mon clone à moi dormira ce soir à Londres, pendant que l'original rejoindra sa chambre dans les faubourgs de Ndjamena.